J.-B. Pontalis, André Green, Joyce McDougall,
Jean Laplanche, Piera Aulagnier

Après Lacan :
le retour à la clinique

Entretiens et introduction par
Fernando Urribarri

ITHAQUE

Extrait de APRES LACAN : LE RETOUR A LA CLINIQUE, entretiens par F. Urribarri © Ithaque, 2017

Illustration de la couverture
L'Arbre de la vie (partie centrale, 1905-1909)
Gustav Klimt

© akg-images / Erich Lessing

ISSN 2103-4389
ISBN 978-2-916120-80-5
Dépôt légal, 1re édition : novembre 2017

© 2017, Les Éditions d'Ithaque
3 rue Primatice 75013 Paris France
www. ithaque-editions.fr

Extrait de APRES LACAN : LE RETOUR A LA CLINIQUE, entretiens par F. Urribarri © Ithaque, 2017

Fernando Urribarri est psychanalyste, membre de l'Association psychanalytique argentine (APA), où il anime depuis 1998 le groupe de recherches *Espacio André Green.* Ancien maître de conférences associé à l'université de Paris X, il enseigne à l'université de Buenos Aires.
De 1989 à 2001, il a dirigé la revue *Zona erógena,* à laquelle ont notamment collaboré Jean Laplanche, Joyce McDougall, J.-B. Pontalis, André Green et Cornelius Castoriadis. Éditeur, spécialiste de la psychanalyse en France, Urribarri a traduit en espagnol la plupart de ces auteurs. Il a coorganisé, en 2003 et 2004, deux colloques de Cerisy, consacrés respectivement aux œuvres de Castoriadis et de Green ; il est l'auteur de nombreux textes sur la psychanalyse contemporaine.

Extrait de APRES LACAN : LE RETOUR A LA CLINIQUE, entretiens par F. Urribarri © Ithaque, 2017

Extrait de APRES LACAN : LE RETOUR A LA CLINIQUE, entretiens par F. Urribarri © Ithaque, 2017

SOMMAIRE

Introduction, Fernando Urribarri 9

I. J.-B. Pontalis 23

1992. À l'écoute des voix nouvelles de la psychanalyse 25

2011. Aux confins de l'analysable : la création de l'intermédiaire 44

II. André Green 75

2001. L'héritage de Lacan : du retour à Freud à la rénovation post-lacanienne 77

2011. Les cas-limites et la psychanalyse contemporaine 96

III. Joyce McDougall 115

1992. Aux frontières de la psychanalyse 117

1999. Le renouvellement de l'écoute analytique 128

2000. En quête d'un nouveau paradigme 142

IV. Jean Laplanche 165

1992. Nouveaux fondements pour la psychanalyse 167

1994. La priorité de l'autre : séduction, énigme, transfert, temps 182

1996. La clinique psychanalytique à venir 198

V. Piera Aulagnier 211

1987. Les destins du processus identificatoire : psychose, aliénation passionnelle, autonomie 213

Extrait de APRES LACAN : LE RETOUR A LA CLINIQUE, entretiens par F. Urribarri © Ithaque, 2017

Extrait de APRES LACAN : LE RETOUR A LA CLINIQUE, entretiens par F. Urribarri © Ithaque, 2017

J.-B. Pontalis (1)

APRÈS FREUD, AVEC FREUD

À L'ÉCOUTE DES VOIX NOUVELLES DE LA PSYCHANALYSE

Paris, 1992

Fernando Urribarri — *En relisant vos textes et mes notes pour préparer cet entretien*[1]*, j'ai eu l'impression que votre production n'était pas tant liée à la recherche de certains axes théoriques primordiaux et permanents qu'organisée autour de différents centres d'intérêt apparus au cours de votre parcours intellectuel singulier…*

Jean-Bertrand Pontalis — Oui. On peut le dire de cette façon-là…

F. U. — *Cela aboutit à un style et à des contenus extrêmement particuliers, pour lesquels, à la différence d'autres auteurs français de votre génération, vous n'avez pas essayé de construire un « modèle »…*

J.-B. P. — C'est totalement vrai. Je n'ai jamais eu cette prétention.

F. U. — *C'est la raison pour laquelle j'aimerais prendre pour base de notre discussion, si vous êtes d'accord, votre parcours personnel. Commençons par le début, c'est-à-dire par ce moment décisif et initiatique qu'a été votre participation à la revue* Les Temps modernes. *C'est à partir de cette expérience que vous avez réuni les articles qui composent votre premier livre,* Après Freud[2]. *Comment*

1. D'abord paru dans la revue *Zona erógena* 49, janv. 1993, Buenos Aires.
2. Paris, Gallimard, 1968 ; rééd. 1993.

Extrait de APRES LACAN : LE RETOUR A LA CLINIQUE, entretiens par F. Urribarri © Ithaque, 2017

voyez-vous maintenant cette époque ? Quelle importance a-t-elle pour vous ?

J.-B. P. — C'était une longue expérience, et elle est maintenant loin derrière… J'ai quitté *Les Temps modernes* en 1970, ou en 1969 – je faisais partie du comité de rédaction depuis au moins six ans. Cela dit, dès le début de la revue (j'avais 20 ans), je leur envoyais mes premiers textes. Il y a donc eu un premier temps où j'ai participé comme auteur, comme collaborateur, et la plupart des articles qui, comme vous l'avez signalé, ont été repris dans *Après Freud* appartiennent à cette époque-là. J'ai été obligé de les relire récemment, parce que le livre sera bientôt réédité, et ça a été une expérience un peu difficile pour moi. Il y a par exemple un papier assez polémique, où je ne me reconnais pas… Et, en parcourant ces anciens textes, je me suis dit que j'essayais de jeter un pont entre Sartre, qui avait été mon professeur de philosophie (et qui était le directeur de la revue) et Lacan, qui était mon analyste et à travers qui j'ai découvert la psychanalyse. Je me rends compte de la fragilité de ce pont… On le voit bien dans les articles, cet aller-retour entre l'existentialisme de Sartre et ce que nous appelons vaguement le structuralisme de Lacan ; ce n'est pas très rigoureux… Je ne renie rien parce que c'étaient vraiment mes années d'apprentissage ; je ne pratiquais pas encore l'analyse, mais je participais avec l'enthousiasme et l'ardeur polémiques que Lacan nous transmettait. C'était une époque très combative…

F. U. — *Dans quelles années ?*

J.-B. P. — Entre 1952 et 1961, environ. L'idée était d'introduire le message de Lacan, même si je ne l'avais pas encore totalement compris… C'était un peu approximatif. Sur la scène analytique française, on devait se mesurer à la Société psychanalytique de Paris, et, sur la scène internationale, de façon un peu plus polémique, un peu plus sommaire ou schématique, il nous fallait affronter l'*ego sychology*, la psychologie du Moi, représentée par Kris-Hartmann-Lowenstein, le trio diabolique que personne n'avait jamais rencontré. À ce moment-là, dans les années 1950-1960, j'écrivais, disons, des chroniques. C'est difficile de l'imaginer maintenant, mais il ne faut pas oublier que dans les années 1950 Freud n'était pas encore connu en France – par exemple, on n'avait jamais parlé de lui dans *Les Temps modernes* ! Ce temps de découverte pour moi était donc aussi un temps de découverte pour beaucoup autres ;

Extrait de APRES LACAN : LE RETOUR A LA CLINIQUE, entretiens par F. Urribarri © Ithaque, 2017

cela permettait de faire des textes peu rigoureux mais qui présentaient Freud à un public d'intellectuels qui, ou bien ne le connaissaient pas du tout, ou bien le traitaient superficiellement. Sartre lui-même n'avait pas beaucoup lu Freud.

Plus tard, entre 1965 et 1970, il y a eu la période de ma participation au comité de rédaction de la revue ; je continuais d'écrire, mais j'apportais surtout des textes psychanalytiques. Avec une ligne éditoriale assez ouverte, nous avons publié des textes d'André Green, Daniel Widlöcher, Didier Anzieu. Le rapport de Laplanche et de Leclaire présenté à Bonneval en 1960 a été publié pour la première fois dans la revue[1]. Il y avait aussi d'autres noms, comme Françoise Dolto…

F. U. — *Quelle était la position de Sartre, de Beauvoir ?*

J.-B. P. — Ils me laissaient faire en toute liberté. À cette époque, il y avait Jean Pouillon, qui s'était approché de l'ethnologie de Lévi-Strauss ; il faisait le lien avec l'anthropologie, tandis que d'autres faisaient le lien avec la psychanalyse. Sartre nous laissait faire. Une fois, j'ai fait un entretien avec Françoise Dolto ; je parlais du père, j'insistais sur le père, je parlais même de Sartre et de sa relation avec son père… eh bien, il ne m'a jamais censuré. Il ne m'a jamais dit : « Ah, ça, non ! » En même temps, je crois que ça ne l'intéressait pas tellement, puisqu'il connaissait tout cela assez mal.

F. U. — *Comment compreniez-vous, et comment comprenez-vous à présent, cette ambivalence de Sartre à l'égard de la psychanalyse ?*

J.-B. P. — Pour bien vous répondre, il faudrait consacrer un chapitre tout entier à Sartre et la psychanalyse. J'ai un jour commis l'imprudence d'avancer qu'on n'avait jamais écrit sur cette relation si ambivalente… Sartre conserve l'idée d'un sujet agent. Agent et acteur. Mais je pense qu'on peut reconnaître l'existence de choses qui échappent à la conscience, au *cogito* cartésien, et, en même temps, soutenir l'idée d'un sujet qui reste en définitive dans la tradition cartésienne : un sujet agent. C'est pour cela que l'ambivalence ne serait pas tant liée à l'idée que les phénomènes inconscients existent, mais qu'il y aurait un inconscient, pour ainsi dire, intelligent. En fait, la découverte de Freud ne se limite

1. Jean Laplanche et Serge Leclaire, « L'inconscient : une étude psychanalytique », *Les Temps modernes* 183, juillet 1961, p. 81-129.

Extrait de APRES LACAN : LE RETOUR A LA CLINIQUE, entretiens par F. Urribarri © Ithaque, 2017

TXTITHPSY026_Fer_APRESLACANok_ana.indd 27 18/10/2017 17:13

pas à dire « il y a un inconscient » – cela, on le sait depuis toujours ! Que, lorsqu'on parle d'inconscient, on soit toujours du côté de la passion, des forces qui nous emportent, de l'irrationnel, on peut le comprendre, ça va. Mais l'idée – idée qui, justement, a été développée par Lacan –, d'une *logique* de l'inconscient (Lacan s'intéressait beaucoup à un inconscient calculateur, méchant et astucieux, démoniaque et intelligent), voilà ce que la philosophie française peine à admettre.

F. U. — *À ce propos, puisqu'on parle de philosophie française,* Les Temps modernes *ont accueilli une figure très spéciale, qui a entretenu une relation particulière avec la psychanalyse : Maurice Merleau-Ponty. C'est lui qui dira : « Les philosophes à coup sûr ne sont pas des psychanalystes, mais ce sont des gens qui ont aussi un tête-à-tête avec l'inconscient. »*

J.-B. P. — Merleau-Ponty… j'ai écrit deux articles sur lui pour montrer que sa position était différente de celle de Sartre et qu'il était plus proche de la psychanalyse – il la connaissait davantage. Sartre était parfois assez péremptoire, il jugeait de manière définitive et souvent sans véritablement entrer dans l'œuvre. Merleau-Ponty était différent… Il était proche de Lacan. Il avait lu Melanie Klein avant tout le monde ; il avait donné un cours sur Klein, quand il occupait la chaire de psychologie de l'enfant en Sorbonne. Sartre, c'était l'homme des oppositions : en soi/pour soi ; imaginaire/réel, certain/probable, etc. Merleau-Ponty, avec sa pensée plus nuancée, faisait toujours un aller-retour. Tandis que Sartre était du genre tranchant, Merleau-Ponty, avec son air imperturbable, était bien plus flexible. Il maintenait un dialogue imaginaire avec Sartre mais s'éloignait de ces antinomies pour aller chaque fois plus près de l'analyse.

F. U. — *Percevez-vous une influence de Merleau-Ponty sur votre œuvre ? Je vous le demande, en associant un peu librement, car je pense par exemple à l'importance du visuel chez lui… et chez vous. Une référence évidente est* Le Visible et l'invisible[1]. *C'est une problématique à laquelle vous vous êtes largement intéressé, autant dans les articles sur Merleau-Ponty lui-même (dans* Après Freud), *qu'autour du rêve (dans* Entre le rêve et la douleur[2] *ou dans* Perdre

1. Paris, Gallimard, 1964.
2. Paris, Gallimard, 1977.

Extrait de APRES LACAN : LE RETOUR A LA CLINIQUE, entretiens par F. Urribarri © Ithaque, 2017

de vue[1]). *Reconnaissez-vous des traces d'un certain dialogue interne avec Merleau-Ponty ?*

J.-B. P. — Ah, si, si… Sartre a été longtemps mon professeur, pas Merleau-Ponty. Pour moi, Merleau-Ponty n'a jamais été ni un professeur ni un maître : il était mon ami. Même si nous ne parlions pas de philosophie ni de psychanalyse, puisque notre relation était d'un autre genre – elle passait par une voie plus affective –, son œuvre a beaucoup compté pour moi. Évidemment, vous avez raison… Non seulement dans *Perdre de Vue*, l'intérêt pour *Le Visible et l'invisible*… [*Il se perd un instant en silence dans ses pensées, puis, avec un léger sourire, me fait comprendre que la question lui rappelle de beaux souvenirs.*]

F. U. — *Dans votre deuxième livre, en abordant le rêve, vous associez Freud et André Breton. Pour revenir à cette première époque, je voudrais vous demander quels étaient vos rapports (Michel Leiris a constitué un lien important, je suppose) avec le surréalisme ?*

J.-B. P. — Vous parlez de Michel Leiris… *L'Âge d'homme*[2], fait d'observations, d'une sorte d'ethnographie de soi, est un livre que j'ai lu assez jeune et qui m'a fortement impressionné. À cette période de ma jeunesse, il me semblait venir renouveler la connaissance de soi. C'était une tentative d'objectivation de soi selon une méthode assez proche de l'analyse, c'est-à-dire en parlant de tel ou tel fantasme, de tel ou tel rêve, en quête d'un miroir brisé… Toutefois – c'est une question d'âge –, je n'ai pas directement connu le surréalisme. Breton… André Breton, était ma passion. Mais son influence sur moi n'a pas été directe.

F. U. — *Nous parlions du surréalisme et de son influence éventuelle sur le problème du rêve, tel que vous l'abordez dans* Entre le rêve et la douleur. *Un des axes principaux de cette problématisation est la différence entre « rêve-objet » et « rêve-texte », liée à l'importance que vous donnez au « rêver ». Ici, en plus de l'influence surréaliste et de certaines idées winnicottiennes, il me semble pouvoir repérer une polémique liée à Lacan et à l'idée selon laquelle le rêve n'est finalement que le « texte » du rêve ; vous contestez cette idée lacanienne et soutenez que le rêve est aussi le rêver lui-même.*

1. Paris, Gallimard, 1988.
2. Paris, Gallimard, 1939.

Extrait de APRES LACAN : LE RETOUR A LA CLINIQUE, entretiens par F. Urribarri © Ithaque, 2017

J.-B. P. — Cette idée m'est sans doute venue de Donald Winnicott – et de Masud Khan, à travers qui j'ai pu connaître Winnicott et son œuvre. Voulez-vous savoir comment ça se passe ? À mon avis, l'évolution de la pensée est très liée à des trouvailles ou à des lectures qui deviennent des trouvailles. J'ai peu connu Winnicott, personnellement parlant, mais ce n'est pas cela qui allait devenir décisif. En revanche, il y a cela, plus certaines lectures qui surviennent à un moment précis de ma pratique… C'est difficile de dire ce qui est déterminant, mais à l'époque où je lisais Winnicott, j'avais un patient – je crois que je parle de lui dans mon texte – qui était, disons, un « spécialiste » de l'analyse du texte des rêves : il notait ses rêves et en était un déchiffreur expert. Or je me suis rendu compte qu'il ne me – ne se – mettait pas en communication avec son rêve, avec ce que ça représentait. Paradoxalement, son talent pour interpréter les rêves constituait une défense contre l'expérience même du rêve, contre la capacité même de rêver ; il réduisait ses rêves à un texte pour ne pas avoir à s'ouvrir à ce que le rêver mettait en jeu, et il clivait l'expérience. Ce genre d'analyse m'est sans doute venu de Winnicott. Ou peut-être indirectement, en entendant sans cesse le mot « texte », pas seulement durant cette cure-là, mais aussi dans la critique littéraire : texte, texte, texte… Alors, je me suis dit : l'analyse n'est pas une explication de textes, ni même une traduction ; il y a quelque chose d'autre. Là, c'est l'influence surréaliste : Breton, justement, avait une célèbre théorie du rêve. Par ailleurs, je ne suis pas un spécialiste des rêves.

Le Vocabulaire de la psychanalyse

F. U. — *Puisque nous parlons de psychanalyse, j'aimerais aborder votre formation analytique. Vous avez fait votre analyse avec Jacques Lacan, mais à quel moment votre intérêt personnel pour la psychanalyse a-t-il surgi ?*

J.-B. P. — J'ai fait des études de philosophie et, une fois devenu professeur, j'ai décidé de faire une analyse « didactique », comme on disait à l'époque. À ce moment-là, il n'y avait qu'une société, la Société psychanalytique de Paris (SPP) ; elle m'a accepté en formation et j'ai commencé mon analyse didactique. Je n'étais pas au courant de toutes les histoires qui divisaient alors le milieu psychanalytique, et, justement, la scission a eu lieu sur ces entrefaites… J'ai abandonné l'enseignement au CNRS, où j'avais été admis, et je suis allé voir Lagache, qui m'a dit d'aller faire mon analyse avec Bouvet, lequel se tenait en marge du

Extrait de APRES LACAN : LE RETOUR A LA CLINIQUE, entretiens par F. Urribarri © Ithaque, 2017

conflit. Sauf que, au lieu de frapper chez Bouvet, je suis allé directement voir Lacan. Il avait déjà une certaine réputation, Merleau-Ponty le connaissait… Je lui ai raconté que Lagache m'avait envoyé chez Bouvet… Voilà ! C'est ainsi que j'ai commencé mon analyse avec Lacan. Je dois dire, avec une certaine honte, que mes raisons étaient plutôt intellectuelles : je m'intéressais déjà aux problèmes du langage, à des questions philosophiques, et ce sont des questions d'ordre intellectuel qui ont prévalu. Certes, il devait y avoir aussi « quelque chose » d'autre derrière tout cela, mais bon… Si je pense à cette période, j'avais quelques amis… Laplanche avait commencé une analyse… Lacan ne m'était pas inconnu, et une certaine curiosité ne m'était pas étrangère non plus…

F. U. — *Parlons de votre* Vocabulaire de la psychanalyse[1], *ouvrage qui est déjà un classique, traduit dans plus d'une dizaine de langues. Comment a-t-il surgi ? Quelles en ont été les sources ? Quel a été le rôle de Lagache ? Comment voyez-vous cette expérience aujourd'hui ?*

J.-B. P. — Concernant les « sources » objectives, on peut dire que Lagache travaillait avec l'Unesco sur un *Vocabulaire des Sciences humaines* en général qui visait à regrouper un certain nombre de définitions essentielles. En l'occurrence, on lui avait proposé de définir les termes psychanalytiques, et il avait donc engagé pour cela des gens d'un cours de la Sorbonne, où il était professeur. Il se trouve que j'étais chercheur sous sa direction et que Laplanche faisait aussi partie de ce groupe. Or nous nous sommes vite aperçu que les gens réfléchissaient très peu sur le sens de tous ces termes – les analystes eux-mêmes ne savaient pas très bien ce que signifiait telle ou telle notion, pourquoi ils les employaient… On a fini par s'intéresser à ce projet, tout comme Lagache, qui nous a demandés, à Laplanche et à moi-même, de faire le travail. Notre perspective, cela dit, restait encore limitée à la rédaction des principales définitions, suivies d'un bref commentaire. On s'est donc mis au travail…

F. U. — *Combien de temps a duré cette recherche ?*

J.-B. P. — Huit ans. Nous avons commencé vers 1958. Mais on ne travaillait pas tous les jours… Au début, c'était plutôt « scolaire », puis, de fil en

1. Co-signé avec Jean Laplanche ; Paris, Puf, 1967.

Extrait de APRES LACAN : LE RETOUR A LA CLINIQUE, entretiens par F. Urribarri © Ithaque, 2017

TXTITHPSY026_Fer_APRESLACANok_ana.indd 31 18/10/2017 17:13

aiguille, nous avons changé. Il y a eu différentes périodes… En général, nous nous réunissions et travaillions les matins, chez Laplanche ou chez moi, puis, tous les quinze jours à peu près, nous allions voir Lagache ; nous lui lisions notre travail, article par article. Lagache voyait très bien tout le travail que nous faisions, bien que, officiellement, ce serait à lui de le signer à la fin ; du coup, Laplanche, qui était plus combatif que moi, a mis le problème sur la table… Quant au sens même de ce travail, nous ne l'avons perçu que plus tard.

F. U. — *Quels étaient vos critères pour le choix des notions ?*

J.-B. P. — Lagache avait fait une première liste que nous avons énormément élargie. Puis, peu à peu, l'idée a surgi – et c'est dit dans notre préface – de traiter les notions qui avaient le statut de concepts connus chez Freud (ou plus ou moins connus) mais de ne pas définir les objets. Par conséquent, le « rêve » n'y est pas, mais le « travail du rêve », si. Il n'y a pas non plus l'« angoisse », mais l'« angoisse-signal » y est. C'est-à-dire qu'il s'agissait d'aborder l'appareil conceptuel chez Freud, et presque exclusivement chez Freud. C'est intéressant, parce que ce n'était pas présent dès le début : nous appliquions *radicalement* la consigne lacanienne du « retour à Freud ». Or, ce faisant, nous nous sommes avisé que, pris à la lettre, ce retour à Freud avait pour conséquence de… nous éloigner de Lacan !

Alors, il devenait clair que Lacan avait sa manière très personnelle de transformer les concepts freudiens – c'était légitime, bien sûr. Mais Lacan n'était pas Freud et finalement, pour nous, ce retour a eu cette fonction, de nous éloigner de Lacan – ce dont il n'a pas tardé à se rendre compte. Il n'était pas du tout content de cette affaire… Il avait pressenti les premiers pas vers la séparation.

Pour nous, ce qui comptait, c'était que nous ne connaissions Freud que très superficiellement et que nous avions trouvé notre manière à nous d'entrer dans son œuvre. Ç'a été un véritable travail de recherche ; ce n'était pas « bon, on connaît la chose, on va l'appliquer », ça n'avait aucun rapport avec un manuel scolaire ou universitaire ; nous étions en pleine investigation, nous faisions travailler les concepts. En fait, les définitions ne nous intéressaient pas : ce n'était pas un « dictionnaire », contrairement à ce qu'annonçait le titre de bien des traductions du livre. Ce qui nous intéressait, c'étaient nos commentaires, nos notes, notre analyse des concepts. Aussi bien pour Laplanche que pour moi – mais je parle avant tout en mon nom –, il ne s'agissait pas d'application mais

Extrait de APRES LACAN : LE RETOUR A LA CLINIQUE, entretiens par F. Urribarri © Ithaque, 2017